

Ombre 119 736

Je m'appelle Hélène, j'ai quinze ans, et je vais mourir.

Je sens des tremblements irréguliers parcourir mon corps, et le poids de l'angoisse qui pèse dans ma poitrine. Est-ce le froid de l'hiver blanc qui s'engouffre dans ma robe et griffe ma peau, ou est-ce l'ombre de la peur qui me possède sans relâche ? Je ne sais pas. Je reste calme. L'espoir s'éloigne de moi à chaque pas que je fais dans la neige boueuse du camp fantomatique. A quelques mètres de là, je vois une femme dont le regard brisé et impuissant trahit le dernier sourire rassurant offert à son fils. « Ne t'inquiète pas, lui dit-elle, maman va prendre une douche avec les autres, reste dans ton groupe et sois sage. On se retrouvera. » Je la regarde avec une certaine admiration. Elle se bat avec le désespoir, elle le cache avec force pour la seule lueur de vie qui la tient debout. Moi, je n'ai plus rien. Rien que des souvenirs et une humanité que je m'efforce de conserver avec dignité pour ne pas hurler ma rage aux SS qui nous regardent comme un troupeau de bétail.

Je n'avais jamais pensé finir d'une telle façon, même si je ne peux m'empêcher d'attendre un miracle. Il y a trois jours, j'étais encore dans ma maison, une lettre entre les mains et l'odeur succulente de la tarte de maman me parvenant. Puis ils sont arrivés. Ils ont enfoncé la porte et nous ont tirés toute les deux, dans la boue en riant de l'humiliation qu'ils nous faisaient subir. Maman ne cessait de leur demander en pleurant, pourquoi nous. L'un d'eux a répondu avec un accent allemand prononcé que nous étions juives. C'était une erreur, ce n'était pas possible. Se noyant dans ses larmes elle s'est alors exclamée que c'était faux, que seul son père était juif et qu'il ne l'avait pas reconnue à la naissance. Je ne le savais pas. Je n'avais jamais connu mon grand-père, et ce n'était apparemment pas parce qu'il était mort en 1917 comme on me l'avait toujours fait croire. J'avais du sang juif. Et soudain, par dessus ma peur, j'eus un sentiment étrange de culpabilité. Pendant des mois, j'avais ignoré ce qui était sous mes yeux. Quand ils nous relevèrent pour nous jeter dans le vieux camion qui attendait devant le portillon, le plus grand d'entre eux lança aux autres d'une voix cynique « Envoyez moi ça en Pologne ! ». Je repensais au facteur que j'avais vu embarquer dans le même camion quatre mois plus tôt. J'étais partie chercher notre ration de farine et d'œufs, quand je l'ai vu se faire arrêter sur la place publique. J'ai alors pensé qu'il l'avait certainement mérité. Il était plus facile de ne pas regarder la vérité en face, plus facile d'ignorer l'évidence honteuse que je me cachais à moi-même pour vivre avec une conscience tranquille. Je n'ai rien voulu voir, rien voulu faire, occupée à ma petite peau, ma petite personne. Je ne sais pas comment je vais m'en sortir. Je ne sais même pas pourquoi je pense encore à m'en sortir.

Devant moi, se dresse un bâtiment carré. Ce sont les « douches ». Seuls quelques-uns d'entre nous savent ce qu'il en est vraiment. On dit que tous ceux qui y entrent n'en sortent jamais, ou du moins, pas avec un cœur qui bat. Les SS parlent entre eux et avec leurs familles. Mais en parlant, le secret devient rumeur et parvient aux oreilles de certains d'entre nous. Je suis sortie brusquement de mes pensées et passe par la porte du bâtiment qui s'ouvre dans un grincement de fer. La boule d'angoisse dans ma poitrine devient plus imposante alors que les battements de mon cœur accélèrent au fil des pas lents qui me rapprochent de la mort. Je sens soudain des larmes d'effroi me monter aux yeux. Non, je ne pleurerai pas. Je ne leur donnerai pas ce plaisir. Pas pour l'instant. J'avance progressivement entraînée par le groupe de femmes qui s'engouffre dans le carré imposant. En arrivant dans le hall, je sens une immense chaleur m'entourer. Mais l'odeur de viande brûlée qu'elle dégage m'empêche de l'accueillir avec bien-être. Je suis le groupe dans une petite salle dont la lumière jaune projette nos silhouettes sur les murs sombres. Un SS, élané, au crâne dégarni s'avance vers nous et nous fait mettre en rang avant d'aboyer des ordres que je n'ai pas la force d'écouter.

Je repense à Maman. Je la revois essayer de me protéger lorsqu'ils ont décrété que j'étais assez jolie pour ne pas mourir sans avoir été souillée. Elle s'est jetée sur l'un d'eux lorsqu'il a commencé à me tirer dans le wagon d'à côté. Elle l'a frappé de toute la haine qu'elle éprouvait à son égard. Alors il lui a rendu ses coups. Fort. Encore plus fort. Si fort que son visage n'était plus qu'une rivière de sang dans laquelle elle se débattait pour ne pas se noyer. Alors il a changé d'avis. Il a attaché mes poignets avec une corde à une barre de fer qui m'arrachait la peau, puis il a tiré maman devant la porte de l'autre wagon et a fait ce pourquoi il était venu. Il n'a pas fermé la porte. Il voulait que je voie. Elle m'a regardé dans les yeux, c'était la seule chose pour laquelle il lui restait de la force. J'ai oublié ma douleur, j'ai oublié sa douleur, j'ai oublié le sang qui coulait sur mes poignets et celui qui coulait sur son visage. J'ai fixé son regard avec amour. Je voyais encore de l'espoir en elle. Comme si elle me disait qu'au fond, elle était heureuse que ce ne soit pas moi. J'essayais de ne pas perdre le contact malgré le flot de larmes qui me brouillait la vue. J'ignorais tant bien que mal les gémissements affreux de ce porc. Le tuer. J'aurais voulu le tuer de mes mains. Puis il s'est relevé, un air de satisfaction machiavélique sur le visage et a attrapé l'arme à côté de lui. J'ai regardé à nouveau maman, laissant cette fois sortir de ma bouche les sanglots de rage que je retenais. « Je t'aime » a-t-elle chuchoté. Il a tiré.

Un main s'écrase sur ma joue dans un bruit sec. J'ai laissé mes pensées m'envahir, et mes larmes sortir. Je pose instinctivement mes doigts sur ma peau pour atténuer la douleur brûlante qui s'en empare. Le SS en face de moi a les traits haineux de la supériorité. Il vocifère des injures face à mon visage et reprend plus calmement mais avec fermeté « Numéro 119 736. Mémorise-le bien, il te sera utile une fois à l'intérieur. ». Je feins l'ignorance et je me tais. Nous envoyer droit à la mort ne suffit pas. Ils veulent notre identité, nous l'arracher pour nous remplacer par un numéro, dans le simple but de faire croire à certains qu'ils vont simplement prendre une douche, et qu'il y aura une suite à leur vie. Il s'en va alors après nous avoir ordonné de quitter nos vêtements. Un tas de tissus se forme au milieu de la pièce et nous nous dirigeons nus comme des vers dans une immense salle où une centaine de pommeaux de douches sont suspendus au plafond par des tuyaux de cuivre. Un frisson parcourt mon échine quand mes pieds entrent en contact avec le sol glacial. J'avance dans la pièce avec la peur au ventre, elle me tord les entrailles. Les femmes parlent autour de moi. Je ne les entends pas. Leurs voix sont comme les murmures lointains d'un cauchemar dont j'aimerais me réveiller. Je tremble à nouveau. Et cette fois, je sais que ce n'est pas le froid. Je crispe mon corps entier pour retenir mes sanglots. Je ne me suis jamais senti aussi vide. Je regarde derrière moi, et je vois un SS refermer la porte. Cette porte... Le crissement des gonds et la vision de ma vie qui se ferme, m'arrache l'étincelle d'espoir qu'il me restait. J'explose. J'explose de l'intérieur. Je me délivre de ma souffrance une toute dernière fois. Je pleure enfin en toute liberté. Je laisse tout le poids qui pesait sur moi tomber sur le sol de cette douche qui n'a jamais connu que les larmes. Je perds la notion du temps. Et soudain, ma tête commence à tourner. J'entends un cri à côté de moi. Puis un autre. Moi, je ne crie pas. Je sais déjà qu'il n'y a plus rien à faire. Je m'assois sur le sol, en plein milieu. Je les laisse se marcher dessus. J'espère profondément mourir vite. Puis je ne pense à plus rien, Je revois maman, je sens la caresse de sa main sur mes cheveux et la douceur de son regard. J'espère qu'elle m'a attendu. L'air ne rentre plus dans mes poumons. Tout est flou autour de moi. Je ressens une douleur indescriptible dans ma cage thoracique. Je n'ai plus aucune notion de mon corps autre que celle de la douleur. Mes jambes ? Elles sont engourdis. Ma tête ? Elle n'est que douleur. La douleur... Une larme fatale se décroche de ma paupière. Tout est noir.

Charlyne Dechaud